



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 républicain 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 43.

VENDREDI, 12 Février 1808.

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Petersbourg, le 16 janvier.

SA majesté l'Empereur de toutes les Russies a nommé conseillers-privés, par une ukase qui vient d'être publiée, M. le chambellan comte Mussin-Puschkin-Bruce, membre du collège des affaires étrangères; le baron Iwan de Pahlen, conseiller d'état et conseiller au tribunal d'Esthonie; le prince Galizin, secrétaire d'état et proto-procureur du synode; et MM. Henri Offenbergh, conseiller au tribunal de Gourlande, et Michel Bakanin, gouverneur de Mohiloff.

Plusieurs officiers supérieurs des armées de S. M. ont reçu des terres dans l'Empire et d'autres marques de la bienveillance particulière du souverain. (Correspondant de Hambourg.)

DANEMARCK.

Copenhague, le 30 janvier.

La commission de gouvernement du royaume de Norvège a publié un arrêté par lequel il a été jugé convenable de mettre en circulation un certain nombre d'assignations de 100 rixdalles, lesquelles sont hypothéquées sur des fonds parfaitement libres et qui ne sont engagés d'aucune manière.

M. le professeur Olsen vient d'être nommé conseiller de légation avec rang de conseiller d'état. (Idem.)

Altona, le 30 janvier.

Avant-hier, jour anniversaire de la naissance de notre bien-aimé prince royal, le corps de cavalerie bourgeoise nouvellement organisé, monta à cheval dans la matinée, et se rendit en parade, musique en tête, à l'hôtel de la Présidence, où le capitaine M. Stroehlein, exprima à S. Exc. M. le conseiller privé, président et chevalier de Stemann, au nom de tout son corps, les sentimens qu'il éprouvait de la renaissance de cet heureux jour, si cher à tous les patriotes danois. En quittant l'hôtel de la Présidence, ce beau corps, dont l'uniforme est riche et plein de goût, passa par plusieurs des principales rues de la ville. Pour célébrer cet heureux anniversaire, l'établissement institué pour fournir des secours, s'assembla dans la matinée dans une des salles de la maison de M. Franck, et le soir il y eut une fête brillante au Musée, où l'on porta avec enthousiasme la santé de la famille royale, aux fanfares des trompettes et au bruit des timballes.

Hier matin, une société choisie et nombreuse se réunit à la grande salle du *Christianaei*, pour y célébrer l'heureux anniversaire de la naissance de S. M. le roi. Dans l'après-midi, le corps de la cavalerie bourgeoise se rassembla dans les mêmes intentions à la maison de M. Franck au Palmil, et un bal masqué à la salle de spectacle termina la solennité du jour. (Abeille du Nord.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 27 janvier.

— Les nouveaux chevaliers de l'Ordre du Saint-Etienne ont prêté serment entre les mains de S. M. l'Empereur.

— Les députés des Etats provinciaux des diverses provinces de la monarchie autrichienne arrivent successivement dans cette capitale pour féliciter LL. MM. sur leur mariage.

— Le comte de Staray, feld-zeugmeister et gouverneur militaire de la Styrie, est mort le 23 de ce mois à Graetz, à la suite d'une apoplexie. Il était regardé comme un des meilleurs officiers de l'armée autrichienne.

— Le feld-maréchal-lieutenant Jellachich, qui commandait, en 1805, dans le Vorarlberg, et que les Français contraignirent à mettre bas les armes avec tout son corps d'armée, vient d'être acquitté, à Agram, de l'accusation intentée contre lui par suite de cette capitulation. S. M. l'Empereur a radifié cette sentence, et a ordonné qu'il serait

employé de nouveau dans son grade et à son rang d'ancienneté.

— On s'occupe à rédiger un plan pour un musée général des sciences et des arts, qu'on se propose d'établir dans le royaume de Hongrie. L'archiduc palatin appuie cette entreprise de toutes ses forces. (Publiciste.)

Du 28 janvier.

Il est maintenant question de mettre sur le pied de paix une bonne partie de l'armée, et de licencier les levées de 1806. Il est aussi question de réduire sur-tout les dépenses très-considérables qu'exigent les charrois de l'armée.

— Conformément à la résolution du 21 de ce mois, insérée au protocole des conférences de ce jour, MM. les commissaires autrichiens et italiens se sont rassemblés pour expédier un document formel de ratification, signer et délivrer les cartes topographiques sur les nouvelles limites réciproquement déterminées: la première de Crisinzza jusqu'à Bristof; la seconde du mont Mata-jour jusqu'au mont Stu, les seules qui restaient à fixer, vu que les autres l'étaient suffisamment, ou par l'ancienne limite ou par le thalweg. (Gazette de France.)

Des bords du Danube, le 3 février.

La malle qui était partie le 24 janvier, d'Augsbourg pour l'Italie, et qui était chargée de beaucoup de lettres-de-change, de comptes courans et d'autres papiers de commerce, a été perdue dans l'intérieur des montagnes du Tyrol, entre Stierzing et Brixen. On a de suite fait les recherches les plus exactes pour la retrouver, mais jusqu'à présent elles ont été infructueuses. Cet événement a produit une sensation fort désagréable parmi plusieurs des négocians d'Augsbourg, dont quelques-uns se sont vus obligés d'envoyer des couriers en Italie, pour instruire leurs correspondans de ce qui s'était passé. On se flatte donc que les suites fâcheuses que cet événement inattendu aurait pu occasionner, auront été prévenues. (Journal du Commerce.)

Frankfort, le 6 février.

Notre place fourmille de négocians étrangers qui viennent y chercher les marchandises coloniales qu'ils achètent à de très-hauts prix.

Le dernier courrier de la Hollande, du 2 de ce mois, n'a apporté aucune variation dans les prix des denrées coloniales. Ceux du café et du sucre n'ont subi qu'une légère hausse, encore était-elle partielle; car dans la situation actuelle des choses, les possesseurs ne veulent pas lâcher leurs marchandises, et les spéculateurs ne sont pas tentés d'acheter. (Idem.)

PRUSSE.

Berlin, le 30 janvier.

L'Académie des sciences a tenu séance publique, il y a quelques jours. Le secrétaire perpétuel, M. le conseiller de cabinet Lombard, a prononcé le discours d'ouverture, qui fut suivi de la lecture de plusieurs mémoires sur différens sujets, tels que celui de M. le conseiller Erman, sur l'éducation du Grand-Electeur; celui de M. Nicolai, sur l'usage du chant en commun dans les écoles et sur son emploi dans l'éducation. La dignité des sciences a été développée par M. Karsten, qui a lu un autre mémoire sur le diamant. M. le professeur Ancillon a lu un morceau qui a pour titre: *différence entre l'éloquence et la poésie*. La séance a été terminée par l'exposé de la carrière que la comète qui a paru dernièrement, doit parcourir, par M. le professeur Bade. (Correspondant de Hambourg.)

SAXE.

Dresde, le 28 janvier.

Depuis que le roi est de retour de Varsovie, il travaille matin et soir avec une activité non interrompue, et se permet à peine quelques courts voyages à la campagne.

— Notre premier ministre, M. le comte de Bose, qui est revenu ici très-malade de Varsovie, est beaucoup mieux depuis quelques jours.

— On vient d'établir au château une chancellerie permanente pour le secrétaire d'état du grand-duché de Varsovie. M. le comte Breza, qui doit résider continuellement auprès de notre monarque.

— Depuis quelque tems, nous voyons arriver ici un assez grand nombre de polonais. (Publiciste.)

PORTUGAL.

Lisbonne, le 28 janvier.

M. Moira, savant légiste portugais, vient de traduire le Code de la procédure civile de France. La préface est écrite en français et en portugais. Elle contient des vues très-sages et très-ingénieuses. Le docteur Lopez traduit en ce moment le Code Napoléon. Un négociant français, établi depuis long-tems à Lisbonne, et homme fort instruit, vient de terminer un travail très-intéressant: c'est la balance du commerce entre la France et le Portugal, tableau relevé de dix ans. (Journal de l'Empire.)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 28 janvier.

Un engagement a eu lieu entre une frégate russe et deux vaisseaux anglais. Après quelques coups de canons la frégate a dû amener et a été prise. Cette frégate ignorait la déclaration de guerre.

On dit qu'un autre engagement a eu lieu devant Corfou. On n'a aucun détail.

INTÉRIEUR.

Bordeaux, le 6 février.

Une société nombreuse de Danois se réunit avant-hier à l'hôtel Bardineau, où, dans un banquet fraternel, elle célébra l'anniversaire du roi de Danemarck.

Cette réunion offrait le touchant spectacle de l'amour de la patrie et du prince.

Bruxelles, le 7 janvier.

Les journaux allemands continuent de nous donner des détails sur l'exécution des mesures sévères prises dans le nord de l'Allemagne, et sur toutes les côtes de la Baltique, contre le commerce et la navigation des Anglais. On apprend aussi de Riga que, depuis quelque tems, des négocians ou courtiers-commissaires, ayant tenté de soustraire au gouvernement russe des marchandises anglaises en dépôt dans les magasins, ces effets ont été découverts et saisis, et les receleurs arrêtés. Outre une amende égale à la valeur des marchandises confisquées, les délinquans sont envoyés en exil en Sibérie. En Danemarck, on poursuit avec la même vigueur tous ceux qui se sont rendus coupables de correspondance avec l'Angleterre.

Paris, le 11 février.

Dimanche 7 février, à l'audience après la messe, M. Marcel, directeur-général de l'imprimerie impériale, et membre de la Légion d'honneur, a eu l'honneur de présenter à S. M. l'EMPEREUR et ROI l'édition originale et seule officielle du *Code de Commerce*, sortie des presses de l'imprimerie impériale.

L'exécution typographique de cette édition témoigne, par sa beauté, le zèle que met celui qui l'a dirigée, à conserver à l'imprimerie impériale la gloire et l'éclat qu'elle avait sous les Etienne et les Anisson.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande de Laurence Postel, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Dinan, département des Côtes-du-Nord, a déclaré l'absence des freres Joachim, Thomas et Aimé Postel.

Par jugement du 29 novembre 1807, sur la demande de François Thault, cultivateur à Villandry, arrondissement de Tours, en déclaration d'absence de René Deschamps, son beau-frère, réquisitionnaire de 1793, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis environ 14 ans,

Le tribunal de première instance à Chinon, département d'Indre-et-Loire, a ordonné une enquête contradictoirement avec le procureur impérial, et aussi devant le tribunal de première instance à Tours, même département, lieu de la résidence du présumé absent.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande d'Anselme Reignoux, propriétaire à Thenet,

Le tribunal de première instance séant au Blanc, département de l'Indre, a déclaré l'absence de Sivain Raujon.

Par jugement du 11 décembre 1807, sur la demande de Jacques-François Alinquant, couvreur-plombier à Compiègne, et de Marie-Anne-Françoise Decharly, son épouse,

Le tribunal de première instance à Compiègne, département de l'Oise, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis-Alexandre Decharly, de Compiègne.

Par jugement du 31 décembre 1807, sur la demande de Jacques-Pierre Audebert, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Blois, département de Loir-et-Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques-Louis Audebert, disparu de Blois depuis plus de 10 ans sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 8 janvier 1808, vu la demande de Pierre-Louis Montfort, et demoiselle Ursule Ducros, son épouse, sur l'absence de François Ducros,

Le tribunal de première instance à Nantes, département de la Loire-Inférieure, déclare définitivement l'absence de François Ducros.

Par jugement du 14 décembre 1807, sur la demande de Jean-Claude Vercel, propriétaire à

Le tribunal de première instance à Besançon, département du Doubs, a déclaré l'absence de Jérôme-François-Colin Cambaron.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 15 février 1808, au samedi 20, savoir :

DETTE VIAGÈRE ET PENSIONS.

Semestre échu le 21 décembre 1807.

Dette viagère.

(1^{re} classe ou sur une tête.)

Bureaux 1 du n° 1 au n°.....	6300
2 du n° 11501 à.....	17800
3 du n° 23001 à.....	29300
4 du n° 34501 à.....	40800
5 du n° 46001 à.....	52300
6 du n° 57501 à.....	64700

(2^e classe ou sur 2 têtes.)

7 du n° 1 à.....	8100
8 du n° 16001 à.....	24900

(3^e et 4^e classes ou sur 3 ou 4 têtes.)

11 du n° 1 à.....	1100
-------------------	------

Pensions ecclésiastiques.

Bureaux 9 du n° 1 à.....	60000
--------------------------	-------

Pensions civiles.

10 du n° 1 à.....	9500
-------------------	------

Pensions nouvelles intégrales.

10 du n° 1 à.....	1100
-------------------	------

Pensions des veuves des Défenseurs de la Patrie.

11 du n° 1 à.....	9000
-------------------	------

Les lundi 15, mercredi 17 et vendredi 19 février.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 9^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 9^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 décembre.)

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Cinq pour cent consolidés.

Le mardi 16 février, depuis le 1^{er} semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 septembre 1807 inclusivement; par tous les bureaux

N. B. Les jeudi et samedi, 18 et 20 février, sont réservés dans tous les bureaux pour la vérification des paiemens dans les départemens.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

MÉLANGES.

De l'agriculture chez les Gaulois.

Tel est le titre d'une dissertation pleine de savoir et de réflexions judicieuses que nous devons à feu M. de Cambry.

Le savant auteur prend à tâche dans cette dissertation de justifier les habitants de l'ancienne Gaule du reproche de barbarie qu'on leur a si légèrement prodigué; il s'attache à faire voir que ce préjugé défavorable tient à l'ignorance, ou plutôt à la mauvaise foi et à la haine des Romains qui affectèrent de déprécier un peuple qui les avait fait trembler jusques dans leur Capitole. Leurs écrivains représentent les Gaulois comme des hommes adonnés à toutes sortes de superstitions, sans arts et sans culture; et cependant tout atteste que les Gaulois étaient peuplées, fertiles, et habitées par une nation courageuse et civilisée.

Le sort des Gaulois fut aggravé par les mesures prises pour les tenir dans la dépendance. Loin d'y encourager l'agriculture, de les mettre à même de réparer les pertes qu'elle avait éprouvées par la conquête, on chercha en quelque sorte à les priver de leurs richesses naturelles. Dans Tacite (L. 13, c. 55, 56), les Ancibariens se plaignent amèrement d'être forcés par les Romains de laisser leurs terres sans culture: «pourquoi, leur dit Bajoculus, sacrifier tant de terrains incultes, sous prétexte d'y conduire quelques troupeaux pour vos soldats?» Les Frisons croyant, sous l'empire de Néron, que les Romains cesseraient de les tourmenter, essayèrent de cultiver des terres sur les bords du Rhin; des cabanes s'élevaient, des terrains venaient d'être ensemencés, quand Dubius Avitus fit déclarer qu'il attaquerait les Frisons s'ils ne cessaient d'occuper et de travailler ces terres. Quelques corps de cavalerie renversèrent les chaumières, détruisirent les cultures et forcèrent les habitants à mener une vie errante et vagabonde. Domitien obligea les Gaulois de déraciner leurs vignes, et l'on vit les Romains s'applaudir d'avoir fait ravager par des Numides les terres des Liguriens, d'avoir incendié leurs moissons et détruit les arbres à fruit; malheurs que ces Liguriens, premiers habitants de la Corse, avaient déjà éprouvés de la part des Carthaginois. Au rapport d'Aristote, ceux-ci défendirent sous peine de mort, à ces insulaires, de semer des bleds, de planter des arbres, de faire aucune récolte.

Le commerce des Gaulois ne fut pas mieux traité que leur agriculture, par les Romains. Cicéron dit (*Orat. pro Fonteio*) qu'aucun Gaulois ne pouvait faire le commerce sans avoir un Romain pour associé: ainsi les Romains gagnaient, par cet arrangement, la moitié du bénéfice des Gaulois industriels; trait qui prouve deux choses, la vexation qu'on exerçait à l'égard de ces peuples vaincus, l'importance et la richesse de leur commerce.

Il était si considérable que, malgré les obstacles qu'y mettait la politique des Romains, Salvien qui était alors à Trèves, assure que les marchands et les courtiers formaient une partie nombreuse des habitants des villes; à quoi il ajoute que ce n'était qu'à l'aide de leur trafic qu'ils pouvaient parvenir à supporter les impôts dont ils étaient chargés.

Il ne serait donc pas étonnant que les écrivains de Rome n'eussent laissé que des notions fausses ou altérées sur un pays si maltraité de leur gouvernement, qu'on semblait avoir pris à tâche de déprécier dans l'opinion, en même tems qu'on le ruinait par des exactions rigoureuses; conduite au reste que les Romains ont tenue envers tous les peuples soumis; mais sur-tout envers ceux qu'ils appelaient barbares, parce qu'ils n'en connaissaient ni la langue ni les lois.

Les Gaulois n'étaient point sans agriculture; leurs ressources ne se bornaient pas à leurs trou-

peaux et à quelques productions de peu de valeur; un pareil état de choses ne s'accorderait point avec ce qu'on sait de la puissance des Gaulois et de la manière dont ils se gouvernaient: ils avaient des villes, des armées, beaucoup de cavalerie, ce qui exige des moyens de subsistance, des communications, une nombreuse population et, par conséquent, du commerce et une riche culture.

Aussi Strabon dit-il (*lib. 4*) qu'à l'exception des forêts et des marais, aucun point des Gaules n'était inculte: *Reliqua omnis Gallia multum fert frumenti, militi, glandis, ac omnigenum alit pecus, nihil in ea otiosum et nisi quæ paludes et silvæ obstant.*

La Gaule qui devait nourrir une population considérable, à en juger seulement par les armées qu'elle opposa à César, fournissait aux Romains une grande quantité de froment plus léger et plus sain que celui des autres contrées; l'espèce nommée *arinca* lui était particulière. *Arinca*, dit Plin (*lib. 4, cap. 8*), *Galliarum propria*.

Cicéron (*Orat. pro Fonteio*), César (*de Bell. gall. lib. 3*), Dion Cassius (*lib. 37*), nous apprennent que les Romains tiraient de chez les Venètes, Bretons qui habitaient le pays de Vannes (Morbihan), d'excellent froment. C'était pour réunir ces grains, que les Venètes avaient établi sur la Loire le port de Corbillo (1); là se voituraient les blés du pays Chartrain et de la Beauce; les vaisseaux des Venètes les transportaient ensuite en Italie et chez les nations avec lesquelles ils commerçaient.

Le froment que les Celtes nommaient *brancen*, était très-estimé chez les anciens; ils le préféraient à tous les autres; c'est celui que nous nommons le *froment blanc*. Ce blé gaulois rendait par boisseau quatre livres de pain de plus que toutes les autres variétés de blé, dit Plin (*lib. 18, cap. 11*). Le même auteur paraît étonné de la quantité de lin que l'on cultivait dans les Gaules; il ignorait sans doute le commerce étendu des Venètes, le nombre de vaisseaux qu'il entretenaient, et leur usage immémorial de transporter leurs toiles dans le Portugal et dans l'Espagne.

L'on voit encore, par un autre passage de Plin, que ceux qui ont supposé que les Gaulois ne connaissaient pas l'usage du chanvre, parce que César dit que les toiles des Venètes Bretons étaient de cuir, se sont trompés; car Plin dit positivement (*lib. 19, cap. 1*) que tous les Gaulois faisaient des toiles de chanvre; qu'il croissait sur-tout dans l'Armorique.

La Gaule nourrissait une grande quantité de moutons, dont les laines étaient recherchées par les Romains et dans toute l'Italie. On y travaillait des étoffes qu'employaient les soldats romains. Les fabriques de drap de l'Artois, de l'Ammienois furent célèbres dans tous les tems. On faisait dans quelques villes des Gaules de ces riches étoffes, qu'à l'exemple des chevaliers gaulois, les empereurs adoptèrent, quoique le peuple témoignât du mécontentement de les voir abandonner la simplicité de l'habillement consulaire pour ces vêtements somptueux. Plin nous apprend encore que l'on comparait la finesse des laines de la Gaule à celle de la plus belle de l'Égypte.

Le même auteur vante les vignes du Berry et de l'Auvergne; Plutarque dit que Vienne en Dauphiné envoyait à Rome du vin nommé *Vinum picatum*, très-estimé des Gaulois: ce vin avait un goût de poix que nous trouvons encore à quelques-uns de nos vins de dessert. L'empereur Julien, qui déclama avec tant d'humeur contre la bière, et qui soutient que les Gaulois n'aiment cette triste boisson que parce que le vin leur manque, célèbre ailleurs un des vignobles des environs de Paris. Columelle dit positivement, en parlant du luxe de table des Romains: «Nous ne buvons que des vins des Cyclades, des Espagnes et des Gaules» (*lib. 1*); et au livre 3 de son ouvrage, il vante le produit abondant des vignes du Berry. Celles de la Savoie et des bords de la mer de Lyon sont citées par Plin (*lib. 14, cap. 2*). Il dit ailleurs (*lib. 14, cap. 3*), que c'est du Languedoc que la Provence a tiré les plants de vigne. Caton parle des vins de Languedoc 230 avant Jésus-Christ. Les habitants du Languedoc mêlaient à leur vin des parfums et quelques jus d'herbes, qui leur donnaient du goût et de la couleur. (Plin, *ibid.*)

Ces citations et toutes celles de même espèce que l'on pourrait accumuler, annoncent évidemment un état de culture soignée dans les Gaules; que serait-ce si nous avions sur cette contrée d'autres ouvrages que ceux des Romains, qui, par les raisons dont nous avons parlé et par l'éloignement où ils étaient, ne nous ont laissé que quelques renseignements imparfaits?

On ne saurait donc se refuser à partager l'opinion du savant auteur de la dissertation, sur

(1) Coëron, à deux lieues à l'est de Nantes, en remontant la Loire.

l'erreur de quelques personnes qui ont soutenu que les Gaulois étaient dépourvus d'agriculture, et que la grande quantité de forêts qui couvraient la contrée, en est la preuve.

Comment présumer cependant qu'un peuple chez qui l'emploi des métaux était perfectionné au point qu'on lui attribue l'art de les façonner en divers instrumens, celui de dorer les harnois des chevaux, etc., ait été simplement pasteur ou nomade ?

Suivant Caton l'ancien, les Gaulois employaient la herse ferrée. Les Romains coupaient les herbes des prairies avec des petites faux à la main, les Gaulois fauchaient en grand, et laissaient ainsi l'herbe courte sans la toucher, dit Pline (*Lib. 18, cap. 28*) ; ils avaient inventé des tarières nommées *gauloises* pour enter les vignes sans les branler ; ils avaient des faux particulières pour le bled noir, le millet et le foin, suivant Pline (*Lib. 18, cap. 11*) ; tout cela ne suppose-t-il pas un état de culture réelle ?

A ces preuves M. de Cambry en a joint d'autres, tirées du langage et de noms propres à l'agriculture qui sont évidemment d'origine gauloise.

Il n'y a donc point de doute que, lorsque les Romains entrèrent dans les Gaules, ils y trouverent un pays fertile, peuplé, cultivé, couvert de moissons, de fruits, de prairies et de belles forêts, qui servaient à l'ornement et à la richesse du sol.

Cet ouvrage de M. de Cambry est un nouveau témoignage de son érudition et de sa science ; il se proposait de donner plus d'étendue à cette matière, et de multiplier les recherches pour dissiper les préjugés accrédités contre nos ayeux les Gaulois. Il avait pris à tâche ce soin, et s'en faisait une sorte de devoir. Il ne pouvait supporter que pour relever la gloire des Romains, et s'en rapportant à leurs relations suspectes, on jettât de l'odieux sur les nations courageuses et civilisées qui couvraient les Gaules long-temps avant même que Rome existât.

La mort a enlevé M. de Cambry à ces travaux estimables et aux lettres, il y a peu de tems. Il avait le goût des arts, et un jugement sûr pour apprécier les monumens qui nous en restent de l'antiquité. L'on a dû à ce zèle et à ses lumières la conservation de beaucoup d'objets précieux qu'il a soustraits aux ravages de la révolution et conservé aux études savantes, pendant la mission dont il fut chargé dans le département du Finistère en 1795. Le mémoire qu'il en a laissé est un livre précieux, et la relation de sa tournée une excellente description agricole et historique des lieux qu'il a parcourus : il l'a fait imprimer sous le nom de *Voyage dans le Finistère*. L'on doit également à son amour pour la science, une excellente *Statistique du département de l'Oise*, dont il avait été préfet ; elle est accompagnée d'un atlas des vues et monumens anciens de cette partie de la Picardie ; ce qui la rend aussi utile à l'étude des arts qu'à celle de la géographie. Enfin l'on connaît son *Traité des Monumens celtiques*, où il a traité ce sujet en homme de goût, en savant, en Français attaché à tout ce qui peut jeter de l'illustration sur les origines de son pays. Nous aurons occasion de parler plus en détail de la perte que font les lettres en M. de Cambry, quand nous ferons connaître dans un autre article le grand ouvrage dont il s'occupait depuis plus de vingt ans, ouvrage neuf et qui devait jeter de grandes lumières sur les institutions des peuples et l'histoire des arts.

PEUCHET.

BEAUX-ARTS. — MUSIQUE.

Exposition élémentaire de l'harmonie ; théorie générale des accords, d'après la *basse fondamentale*, vue selon les différens genres de musique, etc. ; ouvrage classique, adopté par le Gouvernement français, pour l'enseignement des élèves des maîtrises ; dédié à S. Exc. M. de Lacépède, par J. B. Rey, de la musique de S. M. l'EMPEREUR ET ROI, et de l'Académie impériale de musique (1).

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria. (PHÉD.)

Voilà donc enfin un ouvrage vraiment élémentaire sur la musique ! une méthode facile et lumineuse ; à la faveur de laquelle on pourra conduire graduellement un élève des notions les plus simples, aux mystères les plus profonds de la science musicale. Ce n'est point ici une de ces théories neuves, et si neuves en effet, qu'elles ne tendraient à rien moins, qu'à faire de la musique un art tout nouveau ; si profondes, que leurs auteurs seuls ont le droit et la faculté d'en pénétrer la docte obscurité. Fidèle aux principes de l'école qui a donné à l'église et au

théâtre tant de compositeurs justement célèbres, et élève lui-même de cette école, M. Rey se borne modestement à l'*Exposition élémentaire* et au développement méthodique des règles qui ont assuré jusqu'ici le succès de l'enseignement et les progrès des élèves. Laissant donc de côté les abstractions métaphysiques, et le vain appareil d'une érudition, au moins déplacée, le nouvel auteur prend et présente l'art musical dans l'état où l'ont successivement porté les travaux des auteurs qui en ont vraiment créé la théorie. Que l'on s'épuise tant que l'on voudra en conjectures sur l'origine et les progrès de la musique, considérée comme un art assujéti à des règles certaines ; que l'on force tous les rapprochemens et que l'on confonde toutes les limites pour en donner la *logique* ou la *grammaire* (2), l'on pourra intéresser les savans et piquer la curiosité des amateurs de paradoxe ; mais on ne formera jamais un élève, ou l'on n'entassera dans sa tête que des idées vagues, des probabilités appuyées de preuves illusoire ou soutenues de sophismes ; et l'art ne fera point un pas au milieu de ce chaos. Voilà le pire, et voilà cependant le fruit le plus réel de ces méthodes si pompeusement annoncées, où les secrets de l'harmonie sont tour à tour simplifiés, ou même mis à la portée de tout le monde, pour plus grande commodité. Il est vrai que toutes ces belles promesses expirent immédiatement au frontispice de l'ouvrage : mais le frontispice fait acheter l'ouvrage, et c'est quelque chose. *Fronti nulla fides*, devrait être la devise de bien des livres, comme de bien des hommes ; ce qui n'empêcherait pas d'être souvent dupes ou victimes des uns ou des autres.

M. Rey ne cherche, au moins, à en imposer ni par l'emphase du titre, ni par la nouveauté des idées : il a sagement senti qu'il faut moins songer aujourd'hui à créer des systèmes qu'à ramener le goût et les principes de la bonne école musicale. Si les jouissances même de l'amour propre d'auteur sont entrées pour quelque chose dans son calcul, nous dirons encore à M. Rey, qu'il y a infiniment plus de mérite, et de gloire par conséquent, à publier et à répandre un ouvrage tout simplement classique, qu'à compiler péniblement de savantes dissertations, qui gardent tristement le cabinet de l'auteur ou la boutique du libraire. La véritable gloire est ici dans la popularité du succès ; et M. Rey a plus d'un titre pour prétendre à cette estimable célébrité. L'honneur que le Gouvernement français a fait à son ouvrage, en l'adoptant pour l'enseignement public dans les maîtrises, semblerait le recommander suffisamment à l'estime publique ; mais il n'est pas indifférent de justifier cet honneur même, en prouvant jusqu'à quel point l'ouvrage en était digne.

Je ne suivrai cependant point l'auteur dans l'exposé des premiers élémens du système harmonique ; il est là ce qu'on doit être quand on instruit, clair et simple ; et se montre, dès les premières pages, sûr et pénétré de son objet. La théorie, l'origine et l'emploi des accords reçus et praticables en harmonie sont traités avec une sage précision : l'auteur a senti la nécessité de s'en tenir ici à de courtes définitions, et de se renfermer dans un petit nombre d'exemples. Rien de plus simple, de plus facile à saisir que le principe générateur de l'harmonie, parce qu'il est dans la nature, et qu'elle l'a mis en effet à la portée de tous ceux qui ont reçu d'elle des organes susceptibles de l'apprécier. Mais il n'en est pas de même de ce qui appartient à l'art ; et la difficulté commence précisément où commencent le travail et les efforts de l'art pour interpréter la nature. De-là cette foule de systèmes plus ou moins erronnés, plus ou moins contradictoires, mais qui tous du moins ont cela de commun, qu'ils s'éloignent également du but auquel ils ont la prétention de nous conduire. On n'aurait donc, dans un livre élémentaire, établi d'une manière trop positive la vérité première, d'où les autres découleront ensuite sans effort. Ainsi les trois degrés fondamentaux de l'harmonie une fois bien connus, les accords qui en dérivent pourront se multiplier à l'infini, sans embarras et sans obscurité sur-tout, ce qui est le point capital. Qu'importe leur nombre et leurs désignations particulières ? Ils résultent tous d'un même principe, et s'y ramènent aisément, quand ce principe est clairement établi. On n'insistera donc jamais assez sur la clarté indispensable dans les premiers élémens d'une science : ce ne doit être que de courts axiomes d'une évidence mathématique, autant que possible, et prouvés par des exemples qui rendent

sensible aux yeux ce que le discours vient d'exposer à l'entendement. Soyez long alors ; diffusez même, si vous voulez, et ne craignez jamais de trop multiplier vos exemples. Songez (et l'expérience l'a démontré à tous les maîtres) que, quelle que soit la simplicité de votre marche élémentaire, l'intelligence et le zèle de votre élève, il n'entendra rien à votre théorie qu'à force de se la rendre matériellement sensible par des exemples, qui lui fassent entendre ou voir la chose. La musique, au surplus, a cela de commun avec les autres beaux-arts, à cette différence près cependant, que la théorie est d'autant plus vague que l'objet sur lequel elle s'exerce est de sa nature plus difficile à saisir et à réduire à des qualités appréciables pour l'organe. Ce n'est donc que par des passages fréquemment réitérés de l'étude à l'imitation de la nature, que l'on peut établir l'harmonie désirable entre la partie intellectuelle et la portion matérielle des beaux-arts, et faire une application juste de la théorie à la pratique. Mais le but est manqué, tout est perdu dès l'instant que l'on voudra subordonner la théorie à la pratique, sacrifier les détails à l'ensemble et les règles au sentiment.

Ce qui rendra toujours très-difficile à faire un bon ouvrage, un ouvrage complet sur la musique, c'est qu'il suppose, dans celui qui aurait le bonheur de l'exécuter, la réunion des qualités les plus opposées ; l'esprit froid et méthodique du mathématicien, et l'âme brûlante et passionnée de l'artiste. Réduite au physique des accords et bornée à la simple émotion de l'organe, l'harmonie n'est plus qu'une science froidement exacte, une affaire de calcul et rien de plus. Aussi est-ce à un géomètre (M. d'Alembert), que nous devons les meilleurs élémens de musique théorique. Il est vrai qu'il n'a guère fait que mettre en ordre les idées du grand Rameau, et réduire à la précision de ses calculs les aperçus quelquefois un peu vagues du créateur de l'harmonie en France. Mais son ouvrage, malgré son mérite et son succès, ne sera jamais d'aucun usage dans l'enseignement ; les professeurs instruits y puiseront utilement, mais il faut aux élèves autre chose que des calculs et toujours des calculs, des proportions arithmétiques, et des formules algébriques. Il leur faut des exemples, qui soient la conséquence d'un très-petit nombre de principes, d'une suite de propositions dont la seconde développe et fortifie la première, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il résulte du tout un système suivi, un corps de doctrine musicale, où rien ne soit avancé, sans être immédiatement confirmé par la seule de toutes les preuves à laquelle on n'oppose rien, l'exemple des maîtres de l'art.

Voilà pourquoi un traité vraiment élémentaire de l'harmonie a été jusqu'ici un livre si rare.

J'ai sous les yeux, en écrivant ceci, plusieurs ouvrages estimés en ce genre : l'un se hérisse de chiffres et de calculs, et se rend inintelligible, par ses efforts même pour se faire entendre ; l'autre tombe dans le même défaut, par un excès contraire et par son affectation à dépouiller la musique de tout appareil scientifique ; celui-ci admet sans modification le système de la *basse fondamentale* ; celui-là le rejette complètement ; d'autres enfin, ne cherchent et ne trouvent que des erreurs dans tout ce qui a été dit avant eux, et prennent le parti le plus court, celui de plier l'art à leurs idées, et de faire une science pour leur système, au lieu d'accommoder leur système à la science.

On ne fera aucun de ces reproches à M. Rey. Il n'a point brigué de rang parmi les novateurs, mais il pourra se faire un nom parmi les professeurs estimables qui ont travaillé aux progrès de la science, et cette espèce de réputation en vaut certes bien un autre. S'il n'affiche point, d'ailleurs, la prétention de donner aux idées musicales une direction nouvelle ; il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait rien de neuf dans son traité d'harmonie. On peut, sans s'éloigner des idées reçues, les présenter dans un ordre nouveau, les rectifier quelquefois, les étendre ou les resserrer au besoin ; et c'est ce qu'a fait M. Rey. J'indiquerai, entr'autres, sa manière de considérer et de traiter la *basse fondamentale*, la précision rigoureuse avec laquelle il détermine sa marche, le parti avantageux que l'on en peut tirer, et les effets qui en résultent. Ses idées m'ont paru, à cet égard, de la plus grande justesse, et d'autant plus saines, que l'esprit de système n'y entre pour rien ; et que, sans se prononcer en faveur des partisans ou des détracteurs de la *basse fondamentale* : il tient ce juste milieu, qui n'admet et ne rejette que ce qui est admis ou rejeté par l'expérience de tous les instans. S'il m'était permis d'avoir et d'énoncer une opinion à ce sujet, je dirais que tout ramener exclusivement à ce système, pourrait paraître d'une obstination un peu gothique ; mais il ne serait, je crois, ni d'un bon esprit, ni d'un véritable harmoniste, de le proscrire sans exception. Il en est de ce principe comme de tous les autres ; il se renferme dans des bornes au-delà desquelles il n'y a plus que le désordre et la confusion du chaos. Mais j'en appelle ici aux praticiens célèbres, et non aux froids calculateurs de cabinet

(1) Prix, broché, 18 fr. — A Paris, chez l'auteur, rue Feydeau, no 34 ; et Mme veuve Nadermann, rue de Richelieu, ancien passage du Café de Foy, à la Cléf d'or.

(2) Je dois déclarer que je n'ai en vue ici personne en particulier ; que je respecte les travaux des hommes vraiment estimables, qui ont consacré leurs veilles à établir de nouvelles théories de la musique. Mais je persiste à les regarder comme inutiles, souvent même comme dangereuses ; inutiles, en ce qu'elles ne font qu'embrouiller les idées reçues, et que ces idées-là sont bonnes apparemment, puisqu'on leur doit tant de chefs-d'œuvre ; dangereuses, parce qu'en promenant l'esprit d'hypothèses en hypothèses, elles nuisent par le laisser dans cet état de doute décourageant, où la science elle-même n'est plus qu'un problème, que l'on ne se sent ni le désir ni le courage de résoudre.

et je soumetts docilement mon opinion à ceux qui ont composé d'inspiration, et non à ceux qui ont laborieusement combiné des accords. Les uns ont travaillé en mécaniciens; les autres ont écrit de verve et de génie: voilà ceux qui vivront! voilà ceux qu'il faut citer!

Qu'il me soit permis, à cette occasion, de demander encore s'il ne serait pas possible de faire, dans un traité élémentaire sur la musique, ce que l'on fait tous les jours dans nos éléments de grammaire et de littérature; d'appuyer un précepte quelconque d'un exemple tiré d'une partition célèbre; cela n'aurait-il pas un double objet d'utilité et d'agrément? Par-là, l'élève s'accoutumerait insensiblement à voir autre chose que des mots dans cette belle langue musicale; il y trouverait une véritable *poétique* aussi complète, aussi riche, et plus variée que celle qui n'embrace que les belles-lettres, et passerait bientôt de l'étude des règles à l'admiration des modèles. Cette étude même perdrait de sa sécheresse et de son aridité naturelle; c'est en voyant le parti qu'un grand compositeur a tiré de tel ou tel accord, en observant dans quelle circonstance il l'a placé; en suivant ses transitions harmoniques, qui sont d'un effet si puissant dans la peinture des mouvements de l'ame, que l'on pourrait se faire une idée juste de *l'art d'écrire* en musique, partie importante, et sur laquelle nous attendons encore un bon ouvrage. Pourquoi les Gluck, les Sacchini, n'ont-ils pas donné, comme Grétry, une analyse raisonnée de leurs belles productions? pourquoi ne tenaient-ils pas la plume, comme ils maniaient la lyre? Quelle perte pour l'art, et pour l'instruction des générations futures!

Mais ce que ces grands-hommes n'ont ni fait, ni peut-être pu faire, d'autres du moins peuvent le tenter. Oui, les beautés poétiques et sentimentales de la musique sont susceptibles d'une analyse suivie, comme celles qui ne tiennent qu'à la connaissance et à la pratique des règles de l'harmonie. Je le crois; et j'essayerai de le prouver par l'analyse même de *la Vestale*, que je me propose de publier dans ce journal lorsque la partition aura paru. AMAR.

POÉSIE.

DÉBUT DU TROISIÈME CHANT DE L'ILIADÉ.

(Fragment.)

Lorsque les deux partis, de carnage altérés,
Ont rangé, sous leurs chefs, leurs escadrons serrés,
Tout-à-coup des Troyens les phalanges bruyantes
S'ébranlent en poussant des clameurs effrayantes.
Tel, fuyant les autans, déchainés dans les airs,
Un peuple ailé s'avance en planant sur les mers,
Et fondant, à grands cris, sur la terre alarmée,
Va porter la famine et la guerre au pygmée.
Mais les Grecs, en silence, affrontant le trépas,
D'un pas plus mesuré, marchent vers les combats.

Déjà des flots de poudre obscurcissent la plaine
Que doit ensanglanter la discorde inhumaine.
De même sur un mont couronné de forêts,
Quand l'humide Borée étend un voile épais,
Un brouillard ténébreux, répandu dans l'espace,
Du caillou qui fend l'air dérobe aux yeux la trace.
La plaine retentit; tout marche: en peu d'instans,
Il n'est plus d'intervalle entre les combattans.

Cependant, las de voir enchaîner son courage,
Le beau Paris s'avance et prélude au carnage.
Revêtu de la peau d'un monstre des forêts,
Il marche fièrement en brandissant deux traits,
Et défie au combat les héros de la Grèce.
Ménélas que sa vue enivre d'allégresse,
Déjà de la vengeance éprouvant la douceur,
S'élance pour punir l'infâme ravisseur.
Ainsi d'un fier lion, près d'atteindre sa proie,
Éclatent les transports et la barbare joie:
Sur les traces du monstre, en vain de toutes parts
D'intrepides chasseurs font pleuvoir mille dards;
Le cerf, enorgueilli de sa noble parure,
Est saisi sous leurs yeux et lui sert de pâture.

Paris, le cœur rempli d'une subite horreur,
N'ose du fils d'Atrée affronter la fureur,
Et dans les rangs troyens court chercher un asyle.
Tel (1), au fond d'un vallon, à l'aspect d'un reptile,
L'imprudent villageois est soudain consterné,
Et suit, en frissonnant, un sentier détourné.

(1) On trouvera peut-être ici les comparaisons trop multipliées; mais je me suis fait une loi dans tous les morceaux que j'ai traduits d'Homère, de ne rien retrancher de mon original.

Hector a vu Paris fuir le courroux d'Atride:

« Malheureux! lui dit-il, ame faible et timide,
N'eût-il pas mieux valu ne jamais voir le jour,
Ne connaître jamais les charmes de l'amour,
Si, contre tant d'affronts, ta bassesse affermie
Devait du nom troyen préparer l'infamie.

« Cet aspect imposant, cette noble fierté
« Qui relevait en toi l'éclat de la beauté,
« Sans doute avaient trompé les héros de la Grèce:
« Entends leurs ris confus insulter ta faiblesse.
« Ah! puisque tant d'opprobre avait flétri ton cœur,
« Pourquoi de tes amis, dégradant la valeur,
« Par leur secours, des rois d'une riche contrée
« Aller ravir la sœur ou l'épouse adorée,
« Et perdre en même tems, par ce lâche attentat,
« Tant d'illustres guerriers, ta famille et l'Etat?
« L'aspect de Ménélas t'a glacé d'épouvante!
« Que ne l'attendais-tu? Ton ardeur impudente
« Eût des mains du héros reçu son digne prix.
« Ces frivoles présens dont t'a comblé Cypris,
« Ces blonds cheveux, ce front, où brille la jeunesse,
« N'eussent point arrêté sa fureur vengeresse.
« Mais, dès long-tems l'éclat, qui charme ton orgueil,
« Se serait éclipsé dans la nuit du cercueil,
« Sans l'indigne pitié dont notre ame est saisie. »

« Hélas! l'auteur des maux qui désolent l'Asie
« Répond, en gémissant, l'infortuné Paris,
« N'a que trop encouru ta haine et ton mépris.
« Semblable au fer tranchant dont l'heureuse énergie
« D'un habile ouvrier féconde l'industrie,
« Ta valeur, redoublant la force de ton bras,
« Fait pencher la balance au milieu des combats.
« Les Dieux m'ont refusé cette audace guerrière.
« Cypris ne m'accorda que le talent de plaire.
« Mais pourquoi dédaigner les présens de Cypris?
« Est-ce aux faibles mortels d'en rabaisser le prix,
« Et notre orgueil, des dieux accusant la clémence,
« Peut-il changer les dons que le Ciel nous dispense?
« Des combats, cependant, qu'on suspende le cours,
« Paris pour son pays saura donner ses jours,
« Et seul avec Atride ensanglantant Parène,
« Aux yeux des deux partis lui disputer Hélène.
« Qu'avec tous les trésors qui suivirent ses pas,
« Le vainqueur fortuné possède ses appas.
« Qu'on atteste des dieux la majesté sacrée,
« Et qu'une heureuse paix, sur leurs autels jurée,
« Rappelant, pour jamais, les Grecs au sein d'Argos,
« Rende enfin ma patrie aux douceurs du repos. »

P. F. URSIN.

AGRICULTURE.

La Société Pastorale de la Mandria, établie à Turin, prévient le public qu'elle continuera cette année la vente de ses brebis et bœufs de race espagnole.

L'amélioration croissante de ses troupeaux, ainsi que leur réputation connue, doit rassurer les personnes qui voudront faire des achats, sur la pureté et beauté de son espèce.

L'impossibilité dans laquelle la Société s'est trouvée les années dernières de répondre à toutes les demandes qui lui ont été adressées, doit engager les personnes qui voudront profiter de ses ventes, à lui faire connaître dans le plus court délai, leurs intentions.

S'adresser à Messieurs de la Société Pastorale de la Mandria, section Montviso, hôtel Cavour, n° 1128, département du Pô, à Turin.

AVIS.

La Foire qui a lieu tous les ans à Saint-Denis, dans le courant de février, ouvrira le mercredi 24 de ce mois, ainsi qu'elle a été fixée par le Gouvernement.

Les négocians trouveront sûreté et protection, et les réglemens de police seront exécutés dans toute leur rigueur.

LIVRES DIVERS.

OEuvres de Rollin, recteur de l'Université de Paris, professeur d'éloquence au Collège royal, associé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; contenant l'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Médés, des Perses, des Macédoniens et des Grecs: l'Histoire de Rome, etc. etc.

Première édition complète, format in-8°, de 4 à 500 pages chacun, selon la distribution des matières, avec le portrait de l'Auteur, tirée au nombre de 500 exemplaires sur papier ordinaire, et de 25 sur papier vélin, faite avec des carac-

tereres fondus exprès, et publiée par J.-F. Bastien, rue Hautefeuille, n° 16, éditeur de beaucoup d'ouvrages devenus en grande partie très-rare.

Tome XVIII, premier de l'Histoire Romaine, contenant ce qui s'est passé à Rome depuis sa fondation jusqu'à l'expulsion de Tarquin le superbe.

Le tome XIX, paraîtra à la fin du mois.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam bo.	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant...	56 $\frac{1}{2}$	56 $\frac{1}{2}$
Hambourg...	180 $\frac{1}{2}$	180
Madrid eff.	15 60	15 50
— vales.....		
Cadix eff.	15 60	15 45
— vales.....		
Barcelonne eff.		
Lisbonne.....	460 r	465 r
Livourne.....	502	499
Naples.....		
Milan.....	71 19 s. d. p. 61	81 s. d. p. 61
Bâle.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Auguste.....	250	248
Vienne.....	119	
St.-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{3}{4}$ p.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bordeaux.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Montpellier.....	p.	
Gênes effect...	4 71	4 69
Genève.....		161

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. 100 c. j. du 22 sept. 1807. 86 fr. 30 c.
Idem. jous. du 22 mars 1808. 84 fr. c.
Rescriptions sur domaines. 92 fr. c.
Actions de la Banque de France. 1263 fr. 75 c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, la Vestale. — Demain, Bal masqué.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, le Festin de Pierre, et.....

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui les Torts apparents, le Jeu de l'Amour et du Hazard, et la Cigale et la Fourmi.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui Roméo et Juliette, et Aline.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui Raphaël, Honorable; et le Fond du sac.

Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre. la 1^{re} repr. de la Bonne Femme, ou l'Adoption, com. en un acte, mêlée de couplets; la Rupture embarrassante, les Petites Marionnettes, et le Désespoir de Jocrisse.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui la Tête du Diable, et le Flambeau de l'Amour, mél.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui Olympia, ou la Caverne de Strozzi, et M. Botte.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui.....

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal; l'entrée est par la cour des Fontaines, n° 1. — Tous les jours, à huit heures du soir.

Cabinet de physique et de psychologie de M. Lebreton, rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n° 5. Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places; 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

Théâtre de la Nouveauté, rue de Granelle Saint-Honoré, hôtel des Fermes. M. Olivier donnera tous les jours, à huit heures, une représentation. Il doublera de zèle pour mériter les suffrages du public.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Perre, rue de la Fontaine-Michandière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.